

ractère purement canadien des problèmes qui se sont présentés et ont agité l'opinion au pays pendant les vingt premières années, et s'il est arrivé parfois,—trop souvent, hélas, pour nous,—que le fanatisme religieux ou politique ait levé la tête, le calme s'est toujours rétabli sans que soient jamais complètement disparus l'attachement et les bonnes dispositions. C'était l'époque où un groupe d'hommes d'Etat représentant notre race lui assuraient pouvoir et prestige. C'était aussi l'époque où les provinces anglaises étaient représentées par des hommes très en mesure de comprendre notre état d'esprit et d'en juger. De sorte que la compréhension mutuelle était facile, car dans les hautes sphères de l'intellectualité, comme dans celles de la science et de la philosophie, les amitiés se créent aisément tout comme naissent les sympathies.

Malheureusement, ces problèmes d'ordre politico-religieux ont surgi beaucoup trop souvent au pays. Que personne n'aille voir là, je vous en prie, une condamnation de ceux qui en ont été la cause mais uniquement la constatation de la présence dans leur retour périodique du germe des préjugés, du germe de l'union contre nous des majorités anglaises dans les autres provinces.

Notre salut jusqu'à ce jour est venu du fait que lors de chaque crise il s'est trouvé des hommes qui, ne partageant pas nos convictions religieuses, n'étant pas de notre origine ethnique, ont voulu combattre à nos côtés pour les principes que nous voulions voir régner, pour les libertés que nous désirions voir respecter. Malheureusement le nombre de telles amitiés a fléchi en raison directe de la fréquence de ces problèmes et lentement, insensiblement, pour une fin politique, on a créé cette doctrine perverse, fatale, cause de la désunion de l'heure présente, qui porte que nous désirons établir une domination française en ce pays. Quelle erreur! Quelle absurdité! Pourquoi a-t-il fallu que soixante-quinze années durant, en vue de parer aux crises nationales, nous ayons eu à accepter des compromis, conclure des ententes, abandonner des fragments de nos droits, pour n'arriver qu'à un tel résultat, pour n'aboutir qu'à une telle doctrine? Il me semble que nous n'avons jamais affirmé que nos droits à certains privilèges, dont nous avons longtemps rendu hommage à la générosité de nos compatriotes anglais; et pour cela, l'Angleterre, les institutions britanniques et nos compatriotes anglais ne possédaient pas d'admirateurs plus sincères et plus vrais que les Canadiens du Québec.

Je crois encore que, malgré la vague immense qui semble menacer le pays, menace que pendant près de vingt années a su tenir éloigné un homme dont l'histoire reconnaîtra la sagesse que ses contemporains ont souvent

manqué d'apprécier,—je crois, dis-je, que cette vague passera et que la réaction causée par son passage dans les provinces dont il est actuellement inutile d'attendre aucune pensée calme ou réfléchie, suscitera un grand désir de former encore une fois en notre pays une mentalité conforme à ses aspirations et à sa destinée.

On nous a accusés de ne nous soucier aucunement du drapeau de l'Angleterre. On est allé en certains milieux jusqu'à soutenir que nous n'entretenons aucun respect, aucune loyauté à son endroit. Me permettez-vous, honorables sénateurs, de répondre en toute franchise à cette affirmation que l'on s'est plu à répéter afin que petit à petit se crée l'impression que sur les rives du Saint-Laurent nous constituons un groupe de rebelles qui n'attendent que le moment de prendre les armes?

Au drapeau de l'Angleterre nous accordons la plus entière, la plus absolue loyauté et le plus sincère respect; car c'est là un devoir, et je ne sache pas qu'un peuple, même un peuple conquis, ait jamais maudit le drapeau du conquérant s'il a trouvé dans ses plis la liberté qu'il cherchait, les garanties et les privilèges certains assurés par le traité en vertu duquel il s'est soumis. Mais de faire un devoir à un peuple conquis d'aimer le drapeau du conquérant, c'est faire montre, à mon sens, d'une faible compréhension de l'âme humaine. La loyauté est un devoir; l'amour est un sentiment. Si la loyauté s'impose à moi, l'autre me vient spontanément. La contrainte n'y peut rien. La bonne volonté, la sympathie peuvent inspirer le sentiment, mais jamais l'insulte ne saurait susciter l'amour à ceux qui y sont soumis. Que l'on ne se méprenne pas, j'espère, sur la déclaration que je viens de faire. Loin de moi la pensée d'affirmer que nous n'entretenons pas aujourd'hui autant que dans le passé un attachement raisonné au drapeau britannique, non pas parce qu'il est le drapeau de l'Angleterre, mais parce qu'il symbolise à nos yeux les institutions britanniques qui, quoi qu'on puisse dire des hommes qui les administrent et les incarnent, restent quand même le modèle des institutions parlementaires dans le monde.

Sans prétendre interpréter l'opinion de nos compatriotes anglais, je ne crains pas d'affirmer qu'un grand nombre d'entre eux voient encore dans l'impérialisme un danger, se refuse à l'accepter et l'accepteront encore moins demain, mais entraînés pour l'instant, pour quelques-uns, par un patriotisme ardent et sincère, estiment de leurs devoirs d'aider l'Empire par tous les moyens dans le présent conflit. Devant ceux-là il convient de s'incliner. Il se peut qu'à nos yeux ils perdent contact avec notre mentalité. Mais saurions-

L'hon. M. DAVID.